

La photographie témoin et servante de la mode

Michel Lessard

Volume 4, Number 2, Summer 1988

La mode : miroir du temps

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7219ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lessard, M. (1988). La photographie témoin et servante de la mode. *Cap-aux-Diamants*, 4(2), 59-62.

LA PHOTOGRAPHIE TÉMOIN ET SERVANTE DE LA MODE

par Michel Lessard*

La visite chez le photographe amène le sujet à revêtir sa tenue préférée, celle dans laquelle une personne se perçoit au mieux, en témoignant de la mode du jour, et en confirmant pour ce théâtre d'éternité une certaine réussite, un ajustement aux modèles sociaux. Être sur son trente et un, se mettre sur son trente-six, autant d'expressions liées au souci du bien paraître. La déformation du mot «trentain», un drap riche, serait à la source de ces locutions anciennes qui signifient revêtir ses plus beaux habits. Parmi les occasions spéciales où nos prédécesseurs s'habillaient de leur mieux, il y a d'abord la messe dominicale.

D'après l'un de nos informateurs, encore dans la décennie 1930, des photographes itinérants parcouraient les villages de la région du Lac-Saint-Jean et attendaient leurs sujets sur le «perron de la messe» du dimanche. Pour dix sous, ils livraient sur-le-champ des ferrotypes rehaussés de couleurs. Tout endimanchés, les habitants profitaient de l'occasion pour se faire tirer le portrait et ramener à la maison une minutieuse représentation de leur âge. Cette volonté de bien paraître explique les scènes de moisson et de fenaison croquées par Jules-Ernest Livernois (1851-1933), vers 1890, dans cette même région: pour la pose, les travailleurs au milieu de leurs champs et de leurs labeurs se sont mis...sur leur trente-six.

Un précieux outil

Grâce à l'invention de la photographie en 1839, plusieurs générations conservent de fidèles témoins de l'histoire du costume et de la mode, et cela grâce aux albums de famille. Après la Première Guerre, l'industrie occidentale du vêtement, inscrite dans une économie de marché dominée par la compétition et la consommation, comprend que les artistes de la lumière peuvent être des agents de promotion. En proposant des mises en scène de costume et en créant des modèles sociaux largement diffusés dans une presse illustrée en plein expansion, les photographes contribuent activement à son essor.

L'évolution de la mode est rapportée avec précision dans des millions de portraits. Les vieux albums des familles québécoises regorgent de



À la mode depuis le milieu du XIX^e siècle, la crinoline se généralise de plus en plus vers 1860. Portrait cabinet de madame Bancroft par William Notman, Montréal, 1868. (Collection privée).

femmes à crinolines, d'hommes en redingotes et chapeaux hauts-de-forme, d'enfants en matelots. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ces gens posent à la manière de la reine Victoria dans un décor théâtral inspiré de l'univers des familles nobles du temps, de France et d'Angleterre, entre autres. L'album de famille révèle que chaque génération est vêtue au goût et à la mode du jour. L'arrière-grand-mère à son mariage, vers 1910, portant une robe épurée dans le style de Paul Poiret (1879-1944), un pastiche de la belle danseuse Isadora Duncan (1877-1927) tant admirée du grand couturier. La grand-mère à son bal des débutantes au Château Frontenac, en 1925, découvre le genou, une audace du temps. Nos mères en sportives émancipées, vers 1945, à la manière de Katharine Hepburn – les stars du cinéma ont succédé aux membres des familles royales comme source de modèles – et nos pères,

*Professeur d'histoire de l'art, Université du Québec à Montréal

Peu avant la Grande-Guerre, la mode est au chapeau «colossal». Portraits de mesdames Louise Berthiaume et Euclide Leduc par Laprés et Lavergne, Montréal et Amédée Archambault, Valleyfield. (Collection privée)



vers 1950, inscrit dans le «new look» de Christian Dior en témoigne éloquemment. L'histoire des portraits de famille et l'histoire de la mode s'enrichissent mutuellement.

Le troisième oeil de la mode

Ces portraits réalisés avec grande définition permettent ordinairement une lecture en détail du costume. Dans le portrait de madame Bancroft, un format cabinet sorti des studios Notman de Montréal en 1868, on assiste au triomphe de la

crinoline à la mode depuis 1845. Ici, le sujet, bien inscrit dans le goût victorien, porte une robe de soirée en soie moirée noire, au corsage ajusté, agrémentée d'un châle en laine crochetée. Les boutons sont en passément avec les poignets et épaulettes garnis de fine dentelle noire. Sous le bonnet, également en dentelle, les cheveux sont tirés en chignon.

Même l'histoire des accessoires du vêtement peut profiter du portrait de famille. Vers 1910, la mode féminine est au chapeau colossal, certains ayant jusqu'à 1.5 mètre de diamètre. La chevelure étalée de madame Louise Berthiaume supporte un chapeau à large bord de dentelle couronné de taffetas, décoré de rubans et de fleurs. Le chignon de madame Euclide Leduc devient une sorte de pivot au plissé élevé, élaboré avec fantaisie.

Les portraits de famille renseignent sur la mode des deux sexes à tous les âges, mais également sur le costume saisonnier de même que sur le vêtement de circonstance. Les mariages et les premières communions sont parmi les célébrations les plus souvent illustrées. Sous le pontificat de Pie X (1903-1914), le sacrement de l'eucharistie devient accessible aux enfants à partir de 7 ans. Dès lors, les photographes tireront les portraits des nouveaux communiants décorés du ruban, du brassard, du collet de dentelle et de la large boucle de soie blanche, en ayant soin de placer dans l'image, bien en évidence près de leur jeune sujet, un chapeau, une casquette, et parfois une paire de gants, pour signifier le passage de l'enfance à l'âge adulte.

Après l'avènement du Kodak no 1 en 1889, de plus en plus de familles vont se procurer un appareil. En milieu rural, les clichés d'amateurs, réalisés entre 1890 et 1930, illustrent souvent des traditions et des activités séculaires et enrichissent l'étude des costumes traditionnels.



Jeune homme dans ses atours de première communion. Photographie d'Adolphe Falardeau, Québec, vers 1905. (Collection privée)

La presse de mode

Les oeuvres des photographes ont pris la relève des gravures qui illustraient les grands magazines de mode du XIX^e siècle, tel le *Harper's Bazar* apparu en 1867 à New York. Depuis 1920, la plupart des plus célèbres photographes occidentaux ont un jour ou l'autre produit des clichés de mode pour des articles ou pages publicitaires des grands magazines: *Vogue*, *Bazar*, *Vanity Fair*, *Elle*... Les Edward Steichen, Willy Maywald, Gene Fenn, Helmut Newton, Irving Penn, parmi tant d'autres, ont su rendre l'essence d'une époque à travers la sensibilité d'un troisième oeil au service de la séduction. Aujourd'hui, la photographie de mode ne fait pas que révéler un nouveau design de vêtement. Elle transforme les tendances avant-gardistes des créateurs en des «réflexes populaires». Par le choix des atmosphères, des locations de pose, des mises en scène étudiées, la photographie de mode suggère des comportements. Elle vend le rêve, une façon d'être, un style de vie.

Au Québec, ce rôle des photographes débute, comme ailleurs en Occident, dès la fin du XIX^e siècle. Les grands studios réalisent des clichés attrayants, diffusés en format cabinet, de vêtements et d'accessoires importés, offerts dans les grands magasins. Le petit musée d'Eaton, en Estrie, conserve quelques beaux spécimens pro-



Défilé de mode à Montréal en avril 1939.
(Photographie de Conrad Poirier. Archives nationales du Québec à Montréal)



Corvée de «brayage» à Saint-Joachim en 1919.
(Collection Armand Thérien)

La coiffure épouse les fantaisies des couturiers. La jeune femme de gauche porte une «mise en pli futuriste» et celle de droite une «ondulation tourbillon». (Photographie de Conrad Poirier, Montréal, 12 décembre 1941. Archives nationales du Québec à Montréal).



Essayage dans une école de coupe de Montréal. (Photographie de Conrad Poirier, 1947. Archives nationales du Québec à Montréal).



duits pour une modiste. Les Livernois et Notman ont sans doute à leur crédit plusieurs photographies de mode insérées dans les périodiques après 1900. Dans l'entre-deux-guerres, des pigistes couvrent l'actualité des défilés de mode et l'illustrent dans les hebdomadaires ou les mensuels. À Montréal, Conrad Poirier (1913-1968) se montre attentif aux fantaisies des couturier et à la

dynamique de la haute couture comme en font foi un grand nombre d'oeuvres qui nous sont parvenues.

La photographie permet aussi de suivre les coulisses de l'industrie. De trop rares prises de vues traitent de l'univers caché des tailleurs et lèvent le voile sur un monde méconnu.

Nos séducteurs

Depuis 1970, des photographes de mode québécois font partie, à part entière, du sélect club d'artistes au service de l'industrie de la haute couture. Les Michel Pilon, Marc Hispard, Monic Richard, Mark Mainguy, Serge Barbeau oeuvrent à Toronto, New York, Milan, Paris. À chaque séance de pose, ils réinventent la beauté et l'élégance en racontant la vie, en témoignant de la société de leur temps. À ce sujet, le journaliste Jean-Claude Germain constatait avec à-propos: «Ainsi, comme les sculpteurs antiques qui faisaient surgir de la pierre la Justice armée, la Beauté fatale ou la Force brute, les photographes de mode tentent de représenter la Beauté parfaite sans ride, sans cerne, sans histoire, vierge et pure. Et vêtue évidemment avec art et un goût indiscutable. Comme au temps de Botticelli, de Pérugin, de Raphaël, les photographes de mode sont des artistes attentifs et fidèles dont les oeuvres reflètent en effet nos idéaux. C'est nous en fin de compte qui leur servons de modèle». ♦